

Michel Favre dresse un pont entre la Suisse et le Brésil

PASCAL FRAUTSCHI/29 JUIN 2000.

CINÉMA Le cinéaste genevois consacre un documentaire à l'artiste Geraldo De Barros.

INTERVIEW
PASCAL GAVILLET

Michel Favre a de la chance. Son film, qui sort ce samedi au Sputnik, ne souffre pratiquement d'aucune concurrence. Face à l'Euro, la plupart des salles de Genève ont déclaré forfait. Sans le vouloir, le cinéaste genevois, qui travaille aussi en indépendant sur des mandats à la TSR, profite de la brèche. Et rayonne lorsqu'il évoque son travail pour *Geraldo De Barros: sobras em obras*, documentaire sur cet artiste, tourné au Brésil avec une relative liberté. Mais Michel Favre est aussi le beau-fils de Geraldo De Barros. Le film aurait-il vu le jour sans ce lien de parenté? Non, bien sûr. L'intéressé l'affirme clairement.

– J'ai connu Geraldo De Barros à travers sa fille, qui est devenue mon épouse. C'est ce qui m'a conduit à approcher son œuvre. Et à établir des échanges entre son travail et le mien.

– Cette dimension autobiographique est pourtant peu présente dans le projet.

– Je ne tenais pas à mettre en avant cette parenté. Elle est présente, notamment au début, mais j'avais aussi besoin de masquer ma relation avec la famille. Lorsque Geraldo De Barros est mort, il me manquait d'ailleurs des clés.

– Vous ne portez pas non plus de jugement sur son travail dans le film.

– C'est encore une fois volontaire. En découvrant le travail de De Barros, j'ai ressenti des choses

très fortes. Sans doute parce que je n'étais pas familier avec l'art concret. En Suisse, nous avons un rapport conflictuel avec ce mouvement. C'est en allant au Brésil que j'ai pu le comprendre. Ce qui m'intéressait avant tout, c'était de montrer comment De Barros a intégré le figuratif à l'art concret et quel était son rapport à la société lorsqu'il créait le design de meubles, dans un esprit au fond très pop art. Comme De Barros a tout pieusement conservé et archivé, de 1947 aux années 70, j'ai eu accès à des documents incroyables.

– Vous avez pourtant dû entreprendre d'autres recherches au Brésil. Comment celles-ci se sont-elles déroulées?

– J'ai fait un gros travail à la Cinémathèque de Sao Paulo, qui m'a énormément aidé. Grâce à elle, j'ai pu faire tirer des négatifs de documents jamais montrés depuis plusieurs dizaines d'années. Mais sans ces archives, j'aurais quand même fait le film. Car De Barros avait aussi conservé des coupures de journaux relatant les événements de l'époque. En revanche, ses œuvres sont dispersées dans des collections privées et des musées: il ne les vendait jamais, préférant les donner.

– N'était-ce pas difficile de travailler ainsi sur deux continents, entre la Suisse et le Brésil?

– Non, sauf que je devais collecter les informations au Brésil et travailler en Suisse. C'est la langue qui a été ma défense: j'ai appris le portugais sur deux ans. Et j'étais extrêmement organisé. J'ai préparé le



Michel Favre: «En découvrant le travail de De Barros, j'ai ressenti des choses très fortes.»

projet au printemps 1997. Un an plus tard, le scénario était prêt. J'ai déposé le dossier et nous avons commencé à filmer un peu après, avec un script très écrit.

– Ce n'est pas toujours le cas dans un documentaire, pourtant.

– Oui, mais là, j'en avais besoin. Il me fallait un filet solide. C'est pour ça que je n'ai rien filmé avant d'être véritablement prêt. Sauf des images de De Barros, en 1996, quelque temps avant sa mort.

– Pour vous, le film est-il plutôt suisse ou plutôt brésilien?

– Suisse malgré tout. Parce que j'ai essayé d'y interroger la réalité brésilienne en revenant constamment à ma dimension européenne.

Au Brésil, il y a un gros enthousiasme pour cette époque. J'ai essayé de ne pas le perdre au montage tout en conservant une distance par rapport aux objets que je manipulais.

– Hormis le documentaire, est-ce que la fiction vous tente?

– Certes, mais je ne me sens pas scénariste. Et je n'ai jamais travaillé avec des comédiens. Je viens plutôt de l'expérimental, que j'ai beaucoup pratiqué depuis que j'ai terminé l'ESAV.

Pour la fiction, il me faudrait aller vers un scénariste, quelqu'un qui

sache manipuler la narration et mettre en place les enjeux d'une histoire.

– Avez-vous d'autres projets de documentaires?

– J'en ai un qui en est à ses balbutiements. J'aimerais travailler sur les rapports entre la culture érudite et la culture populaire à travers le sport. ■

Plein cadre pour De Barros

Il existe deux versions de Geraldo De Barros: *sobras em obras*. L'une est brésilienne, plus courte, parlée en portugais sans sous-titres et destinée à circuler en Amérique latine où le film a été jusqu'à présent très bien accueilli.

C'est évidemment l'autre, la version européenne, que le Sputnik programme dès ce soir. Celle-là même qui a été montrée avec succès en première au dernier Festival de Nyon - Visions du réel. Le film de Michel Favre s'inscrit sans problèmes dans ce sous-genre du cinéma documentaire qui regroupe les portraits d'artistes et les témoignages sur les grands mouvements picturaux et/ou photographiques.

Favre a su faire la part des choses. *Sobras em obras* ne ploie pas sous les interviews ou les descriptions théoriques. Le film

se nourrit continuellement d'images volées au passé, séquences d'archives inédites ou documents d'actualité. Les travaux de De Barros sont filmés plein cadre, en alternance avec des plans de meubles (notamment chaises et fauteuils) conçus par l'artiste. Cette diversité dans le choix installe un mouvement mais aussi une distance entre l'objet filmé et celui qui le filme. Tel était le dessein de Michel Favre (voir interview): réaliser un portrait en creux, ni biographique ni hagiographique, en le mettant en perspective avec son temps, qui recouvre au moins quatre décennies, de la fin des années 40 aux années 80. Par sa sobriété et ses exigences, le résultat est à la hauteur de ses ambitions. P. G.

Cinéma Sputnik, du 1er au 8 juillet. Relâche le 3 juillet.

TRIBUNE DE GENÈVE **
SAMEDI-DIMANCHE
1er – 2 JUILLET 2000